



Georges Perec

Notes Biographiques

Début des années 1920 : CyrIa Szulewicz, juive polonaise, émigre en France avec ses parents.
Fin des années 1920 : Icek Judko Perec, juif polonais, émigre en France.
30 août 1934 : À la mairie du XXe arrondissement de Paris, Icek Judko Perec épouse Cyrla Szulewicz. Ils résident 24, rue Vilin (XXe arrondissement).
7 mars 1936 : Naissance de Georges Perec, à Paris, dans une maternité de la rue de l'Atlas (XIXe arrondissement).
16 juin 1940 : Icek Judko Perec, engagé volontaire, est blessé au ventre. 11 meurt à Nogent-sur-Seine.
Printemps 1942 : Georges Perec est confié par sa mère a un convoi interzone de la Croix-Rouge à destination de Villard-de-Lans, où son oncle et sa tante paternelle, David et Esther Bienenfeld, se sont réfugiés.
17 janvier 1943 : Arrestation à Paris de Cyrla Perec.
23 janvier 1943 : Cyrla Perec est internée au camp de Drancy.
11 février 1943 : Cyrla Perec est déportée en direction d'Auschwitz dans le convoi nº 47.
1945 : Retour de Georges Perec à Paris, 18, rue de l'Assomption, chez Esther et David Bienenfeld.
1946-1954 Scolarité à Paris, puis à Étampes.
1948-1952 Psychothérapie avec Françoise Dolto.
Octobre 1954-juillet 1955 Hypokhâgne au lycée Henri IV.
Octobre 1955-juillet 1956 Études d'histoire à la Sorbonne.
1956-1957: Psychanalyse avec Michel De M'Uzan.
13 octobre 1958 : Un décret déclare que CyrIa Perec est officiellement décédée le 11 février 1943 à Drancy (France).
7 janvier 1958-10 décembre 1959 : Service militaire, pour l'essentiel dans les parachutistes à Pau.
Début 1960 : Georges Perec et Paulette Pétras s'installent 5, rue de Quatrefages, dans le Ve arrondissement de Paris.
22 octobre 1960 : Georges Perec épouse Paulette Pétras à la mairie du Ve arrondissement.
Novembre 1960-juillet 1961 : Séjour à Sfax (Tunisie).
Octobre 1961 : Georges Perec entre au CNRS comme documentaliste dans le laboratoire de neurophysiologie médicale.
Mai 1971-juin 1975 : Psychanalyse avec J.-B. Pontalis.
Septembre 1978 : Georges Perec démissionne du CNRS et devient homme de lettres à temps plein.
3 mars 1982 : Georges Perec meurt d'un cancer du poumon à l'hôpital d'Ivry, vers 8 heures du soir.

Bibliographie

⇧

Romans et récits :

1965 : « Les Choses » *(Prix Renaudot)*
1966 : « Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?»
1967 : « Un homme qui dort »
1969 : « La disparition »
1972 : « Les Revenentes »
1978 : « La vie mode d'emploi » *(Prix Médicis)*
1979 : « Un cabinet d'amateur »
1989 : « 53 jours » *(inachevé)*
1993 : « Le voyage d'hiver »

Recueils de poésies :

1976 : « Alphabets »
1980 : « La Clôture et autres poèmes »

Pièces de théâtre :

1981 : « L'Augmentation »
1981 : « La poche Parmentier »

Essais :

1974 : « Espèces d'espaces »

Autobiographie :

1973 : « La boutique obscure »
1975 : « W ou le souvenir de l'enfance »

Correspondance :
1997 : « Cher, très cher, admirable et charmant ami... »

Autres :

1979 : « Les mots croisés »
1986 : « Les mots croisés II »
1991 : « Cantatrix sopranica L. et autres écrits scientifiques »
1997 : « Jeux intéressants »

⇧

Note :Les textes et extraits qui suivent ont été pris de l'édition de Bernard Magné « Georges Perec. Romans et Récits » (coll. Classiques Modernes. La Pochothèque Le livre de Poche. 2002)

"Les choses"

Une histoire des années soixante

Lorsque Georges Perec obtient le prix Renaudot en 1965 avec « Les Choses » c'est un jeune auteur de 29 ans qui est un vrai inconnu. C'est son premier roman. Mais en réalité, cela fait dix ans qu'il écrit de la fiction. « Les Choses » a été conçu au départ comme un roman policier : l'histoire d'un hold-up. Peu à peu cette histoire devient un roman sur « la pauvreté inextricablement mêlée à l'image de la richesse », comme l'écrit Roland Barthes. Il raconte l'histoire d'un couple non seulement « à mi-chemin de la vie d'étudiant et de la vie professionnelle » mais aussi dans « les années soixante ».



Extrait « Les Choses »
(Chapitre III)

« Jérôme avait vingt-quatre ans. Sylvie en avait vingt-deux. Ils étaient tous deux psychosociologues. Ce travail, qui n'était pas exactement un métier, ni même une profession, consistait à interviewer des gens, selon diverses techniques, sur des sujets variés. C'était un travail difficile, qui exigeait, pour le moins, une forte concentration nerveuse, mais il ne manquait pas d'intérêt, était relativement bien payé, et leur laissait un temps libre appréciable.

Comme presque tous leurs collègues, Jérôme et Sylvie étaient devenus psychosociologues par nécessité, non par choix. Nul ne sait d'ailleurs où les aurait menés le libre développement d'inclinations tout à fait indolentes. L'histoire, là encore, avait choisi pour eux. Ils auraient aimé, certes, comme tout le monde, se consacrer à quelque chose, sentir en eux un besoin puissant, qu'ils auraient appelé vocation, une ambition qui les aurait soulevés, une passion qui les aurait comblés. Hélas, ils ne s'en connaissaient qu'une: celle du mieux-vivre, et elle les épuisait. Étudiants, la perspective d'une pauvre licence, d'un poste à Nogent-sur-Seine, à Château-Thierry ou a Étampes, et d'un salaire petit, les épouvanta au point qu'à peine se furent-ils rencontrés -Jérôme avait alors vingt et un ans, Sylvie dix-neuf - ils abandonnèrent, sans presque avoir besoin de se concerter, des études qu'ils n'avaient jamais vraiment commencées. Le désir de savoir ne les dévorait pas; beaucoup plus humblement, et sans se dissimuler qu'ils avaient sans doute tort, et que, tôt ou tard, viendrait le jour où ils le regretteraient, ils ressentaient le besoin d'une chambre un peu plus grande, d'eau courante, d'une douche, de repas plus variés, ou simplement plus copieux que ceux des restaurants universitaires, d'une voiture peut-être, de disques, de vacances, de vêtements. »



« Quel Petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? »

Rédigé juste après «Les Choses » et publié en1966 aux éditions Denoël, ce « récit épique en prose », ouvertement parodique, c'est un divertissement où le romancier oublie l'élaboration très contrôlée de son premier livre en laissant courir son écriture. « Quel petit vélo… » ne ressemble guère aux autres romans de Perec. Calembours, contrepets, pastiches, emprunts détournés, revus et corrigés, sous-entendus, connivences, allusions, etc. sont constamment présents dans le livre. Livre incontestablement drôle, « Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour? » (long titre de... onze mots!) est aussi, non moins incontestablement, un drôle de livre qui s'achève sur un quai de gare à la recherche d'un passager invisible partant pour une destination peut-être mortelle.

Extrait de « Quel Petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? »

« Permettez-moi de vous rappeler les grandes lignes de ce que votre cervelle de lecteur a pu, ou aurait pu, ou aurait dû emmagasiner:
Premièrement: qu'il existe un individu du nom, peut-être approximatif, de Karachose, qui refuse d'aller sur la mer Méditterrannée (je ne suis pas très sûr de cette orthographe) tant que les conditions climatiques seront ce qu'elles sont. Point que, d'ailleurs, on précise assez peu, attentifs que nous sommes à acquimiler les pitits mystères autour de notre modeste récit;
deuxièmement: qu'il existe une bande de braves gens dont auquel j'en suis, courageux comme Marignan, forts comme Pathos, subtils comme Artémis, fiers comme Artaban;
troisièmement: qu'il existe une tierce personne, nommée Pollak, et prénommée Henri, de son état maréchal des logis, qui semble passer son temps à aller de l'un aux autres et des autres à l'un, et vice versa, au moyen d'un pétaradant petit vélomoteur;
quatrièmement: que ce petit vélomoteur a un guidon chromé;
cinquièmement: que des individus que l'on peut et doit qualifier de comparses circulent entre les interstices de la chose principale et mettent l'icelle en valeur, selon les meilleurs préceptes que les bons auteurs m'ont appris quand j'étais petit;
sixièmement : que les choses en étant là où on les a laissées, on est parfaitement en droit de se demander: Mon Dieu, mon Dieu, comment tout cela va-t-il finir? »



« Un homme qui dort »

Georges Perec présente « Un homme qui dort » (1967) comme l'inverse de son premier roman, " l'envers de ce que j'ai écrit " un antidote. Après le roman du désir, le roman de l'indifférence. Si l'un et l'autre sont des romans urbains, ils offrent de la ville des images radicalement différentes. Au Paris séducteur que Jérôme et Sylvie ne se lassent pas de découvrir au fil de leurs promenades émerveillées s'oppose un Paris froid, hostile, aussi anonyme que le personnage qui le parcourt. Dans ce lieu d'errances solitaires et le plus souvent nocturnes, même les bars et les cinémas ne sont plus que de sinistres et illusoires refuges d'où semble définitivement bannie toute trace de convivialité.
Un autre paradoxe dans ce roman est la forme inusitée du récit : son unique personnage n'est ni locuteur (celui parle) ni délocuteur (celui dont on parle) : il est interlocuteur: celui à qui l'on parle. Mais le héros d'Un homme qui dort est interlocuteur muet : ce «tu» qui ne dit jamais «je» bien différent pourtant du «vous» de Butor dans «La Modification»

Extrait d' « Un homme qui dort »

« Tu es seul. Tu apprends à marcher comme un homme seul à flâner, à traîner, à voir sans regarder, à regarder sans voir. Tu apprends la transparence, l'immobilité, l'inexistence. Tu apprends à être une ombre et à regarder les hommes comme s'ils étaient des pierres. Tu apprends à rester assis, à rester couché, à rester debout. Tu apprends à mastiquer chaque bouchée, à trouver le même goût atone à chaque parcelle de nourriture que tu portes à ta bouche. Tu apprends à regarder les tableaux exposés dans les galeries de peinture comme s'ils étaient des bouts de murs, de plafonds, et les murs, les plafonds, comme s'ils étaient des toiles dont tu suis sans fatigue les dizaines, les milliers de chemins toujours recommencées labyrinthes inexorables, texte que nul ne saurait déchiffrer visages en décomposition. »

« La disparition »

« La Disparition » (1969) est un roman policier avec tous ses stéréotypes : énigmes, cryptogrammes, fausses identités, rebondissements, disparitions, kidnappings, tueurs en série. enquêteurs, faux coupables, etc. Il y a même pléthore et profusion : le goût avoué du " scriptor » pour " l'accumulation, pour la saturation. C'est en effet un récit passablement obscur dont il n'est pas sûr que le lecteur perçoive clairement tous les fils et dont le narrateur lui-même semble avoir quelque difficulté à maîtriser les multiples niveaux.
Mais « La Disparition » est aussi le premier roman soumis à une règle formelle explicite : c'est le livre sans la lettre « E ». Ainsi l'intérêt du roman réside moins dans son intrigue que dans le lexique que son auteur doir modifier, inventer à chaque instant à cause de cette contrainte qu'il s'est imposé ou comme Perec lui même a reconnu, « choisir un lipogramme » pour raconter une histoire c'est s'imposer une contrainte à « haut rendement ».



Extrait de « La disparition »
(I Anton Voyl)

« Anton Voyl n'arrivait pas à dormir. Il alluma. Son Jaz marquait minuit vingt. Il poussa un profond soupir, s'assit dans lit, s'appuyant sur son polochon. Il prit un roman, il l'ouvrit, il lut; mais il n'y saisissait qu'un imbroglio confus, il butait t instant sur un mot dont il ignorait la signification.
Il abandonna son roman sur son lit. Il alla à son lavabo; il mouilla un gant qu'il passa sur son front, sur son cou.
Son pouls battait trop fort. Il avait chaud. Il ouvrit son vasistas scruta la nuit. Il faisait doux. Un bruit indistinct montait faubourg. Un carillon, plus lourd qu'un glas, plus sourd qu'un tocsin, plus profond qu'un bourdon, non loin, sonna trois coups. Du canal Saint-Martin, un clapotis plaintif signalait chaland qui passait.
Sur l'abattant du vasistas, un animal au thorax indigo, à l'aiguillon safran, ni un cafard, ni un charançon, mais plutôt un artison, s'avançait, traînant un brin d'alfa. Il s'approcha, voulant aplatir d'un coup vif, mais l'animal prit son vol, disparaissant dans la nuit avant qu'il ait pu l'assaillir.
Il tapota d'un doigt un air martial sur l'oblong châssis du vasistas.
Il ouvrit son frigo mural, il prit du lait froid, il but un grand bol. Il s'apaisait. Il s'assit sur son cosy, il prit un journal qu'il parcourut d'un air distrait. Il alluma un cigarillo qu'il fuma jusqu'au bout quoiqu'il trouvât son parfum irritant. Il toussa.
Il mit la radio: un air afro-cubain fut suivi d'un boston, un tango, puis un fox-trot, puis un cotillon mis au goût jour. Dutronc chanta du Lanzmann, Barbara un madrigal d'Aragon, Stich-Randall un air d'Aïda.
Il dut s'assoupir un instant, car il sursauta soudain. La radio annonçait: « Voici nos Informations ». il n'y avait aucun fait important: à Valparaiso, l'inauguration d'un pont avait fait vingt-cinq morts; à Zurich, Norodom Sihanouk faisait savoir qu'il n'irait pas à Washington; à Matignon, Pompidou proposait aux syndicats l'organisation d'un *statu quo* social, mais faisait chou blanc. Au Biafra, conflits raciaux; à Conakry, on parlait d'un putsch. Un typhon s'abattait sur Nagasaki, tandis qu'un ouragan au joli surnom d'Amanda s'annonçait sur Tristan da Cunha dont on rapatriait la population par avions cargos.
À Roland-Garros, pour finir, dans un match comptant pour la Davis-Cup, Santana avait battu Darmon, six-trois, un trois-six, dix-huit, huit-six.»



« Les Revenentes »

Publiées quatre ans (1972) après « La Disparition », « Les Revenentes » se présentent, dans leur titre même, comme l'indispensable complément au roman lipogrammatique en E: quelque chose comme le retour de la lettre fantôme, une sorte de catharsis vocalique, les E refoulés du premier récit venant envahir le second et en bannir toutes les autres voyelles.
« Les Revenentes » sont, indiscutablement, un lipogramme en A, E, 0 et U.
« Les Revenentes » sont même un lipogramme très classique perecquien, puisque l'histoire qu'elles racontent est, comme dans « La Disparition », une désignation, métaphorique mais fort claire, de la contrainte: du vol de joyaux à la soustraction de voyelles, il n:y a qu'un pas.
Il s'agit d'une parodie du roman policier (deux bandes rivales se disputent les "gemmes de Bérengère de Brémen-Brévent »), celle du roman érotique (les enchevêtrements pervers » du " pense-fesses " évoquent Sade, Andréa de Nerciat ou Apollinaire), le clin d'œil à Dumas (il s'agit «tels les Mesqetères », de subtiliser des «ferrets » dissimulés quelque part en «Engleterre »)



Extrait des « Revenentes »
(Début du récit)

« Telles des chèvres en détresse, sept Mercédès-Benz vertes, les fenêtres crêpées de reps grège, descendent lentement West End Street et prennent sénestrement Temple Street vers les vertes venelles semées de hêtres et de frênes près desqelles sedresse, svelte et empesé en même temps, l'Évêché d'Exeter. Près de l'entrée des thermes, des gens s'empressent. Qels secrets recèlent ces fenêtres scellées ?
- Q'est-ce qe c'est ?
- C'est l'Excellence ! C'est l'Excellence l'évêqe
- Z'ètes démente, c'est des vedettes ! bèle, hébétée, qelqe mémère édentée.
- Let's bet three pence! C'est Mel Ferrer! prétend qelqe benêt expert en westerns.
- Mes fesses ! C'est Peter Sellers ! démentent ensemble sept zèbres fervents de télé.
- Mel Ferrer! Peter Sellers ! Never! jette-je, excédé, c'est Bérengère de Brémen-Brévent!
- Bérengère de Brémen-Brévent! ! répètent les gens qe cette exégèse rend perplexes.
- Certes, reprends-je, Bérengère, Bérengère « The Qeen », Bérengère « The Legs », celle qe Dresde et qe Leeds révèrent, celle qe vénèrent et le Rex et le Sélect et Pleyel ! Bérengère, déesse éthérée des scènes, vedette d'entre les vedettes, fée des kermesses et des fêtes ! Sept cent trente-sept prêtres l'encensent : dès q'elle entre en scène et entreprend d'enlever ses vêtements, cent mecs se pètent le cervelet !
- Et q'est-elle censée chercher chez l'Évêqe ? Ces messes ne me semblent de même espèce ! émet qelqe pète-sec en bérêt et en spencer.
- Ne te méprends! démens-je, qe Bérengère se rende chez l'évêqe, c'est de règle : en effet, l'évêqe est le frère d'Herbert Merelbeke, le pépé de Thérèse Merelbeke, et Thérèse Merelbeke est l'élève préférée de Bérengère !
Perplexe, le pète-sec enlève et remet les verres cerclés d'ébène de ses serre-nez.
- Ce frère, ce pépé, cette élève et cette préférence me semblent extrêmement enchevêtrés !
Je sens qe l'énervement me pénètre : je rejette cette qerelle d'Helvète et préfère me démettre. Les gens cessent de m'encercler. Pédestrement, je me rends chez Hélène….
Près de qelqe sente déserte et enténébrée, j'entends ces sentences qe le vent semble repêcher :
-….L'évêché est en effervescence….
- …..Elle s'est très endettée récemment….
- …..Elle vend ses gemmes…..
- Bézef ?
-..Et le recel ?
-Elle se sert de l'entregent de l'évêqe !
-...hé hé!
Le vent d'est se lève. Le reste se perd »



« La Vie mode d'emploi »



La Vie mode d'emploi (1978), Prix Médicis, est sans aucun doute le chef d'œuvre de Georges Perec. Avec ce roman l'auteur réalise son rêve de renouer avec la grande tradition romanesque. Il produit ainsi non seulement son chef d'œuvre mais *un* chef d'œuvre. Autour d'un immeuble parisien va se dérouler un étrange projet (voir extrait ci-dessous) et toute une série d'incroyables histoires qui pourraient à elles seules faire partie d'autant de romans s'entremêlent dans le récit principal. Le sous-titre de la Vie mode d'emploi est « romans ». Car ce n'est pas un roman parmi d'autres mais sans aucun doute possible LE roman. La durée de son élaboration est exceptionnelle par rapport à d'autres œuvres de l'auteur : la seule rédaction du manuscrit définitif a duré un peu plus de vingt mois (du 29 octobre 1976 au 5 avril 1978). Le point de départ a été le modèle bi-carré latin octogonal d'ordre 10 que Claude Berge avait communiqué à l'OuLiPo cette année-là.
On peut lire La Vie mode d'emploi, comme le propose l'auteur lui même, « d'affilée » car il y a l'histoire de Bartlebooth qui cour d'un bout à l'autre. Mais il y a, dans un roman où la fabrique est tellement complexe, d'autres parcours : par exemple à partir de l'index en lisant l'œuvre comme un récit « hipertextuel » avant la lettre (un version numérique du roman apporterait sans aucun doute une nouvelle vision de ce roman exceptionnel). Il y aussi le parcours à travers les différentes histoires (il y en a plus de cent cinquante) qui constituent autant de romans potentiels. Petit à petit et malgré l'apparente difficulté de la structure du roman, le lecteur se rend compte que tous les personnages de cet étrange immeuble, toutes les histoires qui y sont racontées se rapportent, d'une manière ou d'une autre, à Bartlebooth et à ses puzzles que le personnage lui même essaie de construire puis de détruire. D'autre part, l'index lui même apporte encore d'autres surprises : solutions à certains énigmes rencontrées dans les chapitres, coïncidences chronologiques troublantes, etc. Ainsi chaque lecture ou relecture du texte apporte son lot de nouvelles trouvailles qu'on n'avait pas remarqués avant.
Ainsi, comme s'il s'agissait d'un puzzle impossible, le lecteur n'est jamais près d'achever la lecture du roman. Mais, contrairement, aux puzzles de Gaspar Winckler dont les pièges finissent par conduire Bartlebooth au désespoir et, finalement, à la cécité, le puzzle de La Vie mode d'emploi de Georges Perec, dans son impossible clôture, aiguise le regard du lecteur, renouvelle sa curiosité et lui offre la promesse jubilatoire de découvertes insoupçonnées.
Jacques Roubaud a signalé que « la tâche de l'auteur oulipien (et Perec en est peut être le plus important représentant) est la fabrication d'un chef d'œuvre » et La Vie mode d'emploi est « la seule œuvre oulipienne qui se rapproche de cette idée ».
Georges Perec éest sans doute conscient qu'en écrivant son « romans » il appartient désormais au grand puzzle de la bibliothèque universelle dont il est une des pièces majeures.







IES "Leonardo da Vinci"
Departamento de Francés
Majadahonda

Extrait de "La Vie mode d'emploi »
(CHAPITRE XXVI. Bartlebooth,1)

« Imaginons un homme dont la fortune n'aurait d'égale que l'indifférence à ce que la fortune permet généralement, et dont le désir serait, beaucoup plus orgueilleusement, de saisir, de décrire, d'épuiser, non la totalité du monde - projet que son seul énoncé suffit à ruiner - mais un fragment constitué de celui-ci: face à l'inextricable incohérence du monde, il s'agira alors d'accomplir jusqu'au bout un programme, restreint sans doute, mais entier, intact, irréductible.
Bartlebooth, en d'autres termes, décida un jour que sa vie tout entière serait organisée autour d'un projet unique dot la nécessité arbitraire n'aurait d'autre fin qu'elle-même. […]
Ainsi s'organisa concrètement un Programme que l'on peut énoncer succinctement ainsi :
Pendant dix ans, de 1925 à 1935, Bartlebooth s'initierait à l'art de l'aquarelle.
Pendant vingt ans, de 1935 à 1955, il Parcourrait le monde, peignant, à raison d'une aquarelle tous les quinze jours, cinq cents marines de même format (65 x 50, Ou raisin) représentant des ports de mer. Chaque fois qu'une de ces marines serait achevée, elle serait envoyée à un artisan spécialisé (Gaspard Winckler) qui la collerait sur une mince plaque de bois et la découperait en un puzzle de sept cent cinquante pièces.
Pendant vingt ans, de 1955 à 1975, Bartlebooth, revenu en France, reconstituerait, dans l'ordre, les puzzles ainsi préparés, à raison, de nouveau, d'un puzzle tous les quinze jours. À mesure que les puzzles seraient réassemblés, les marines seraient « retexturées » de manière à ce qu'on puisse les décoller de leur support, transportées à l'endroit même où - vingt ans auparavant - elles avaient été peintes, et plongées dans une solution détersive d'où ne ressortirait qu'une feuille de papier Whatman, intacte et vierge.
Aucune trace, ainsi, ne resterait de cette opération qui aurait, pendant cinquante ans, entièrement mobilisé son auteur. »

